

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées qu'à partir du 4 décembre 1876, nos bureaux et ateliers de patrons seront transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là qu'à partir de cette époque nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Pour être COUTURIÈRE, aujourd'hui, il faut être à la fois dessinateur, sculpteur et coloriste. Grâce à ces qualités d'artiste, la couturière arrive à créer et tailler de jolis modèles sans s'écarter de la ligne du beau; elle moule le vêtement sur la femme, de telle façon qu'ils ne font plus qu'un; puis elle combine les garnitures avec les étoffes en flattant le goût et en charmant le regard.

C'est dans l'essayage du costume qu'on peut mesurer le savoir-faire et l'habileté d'une couturière moderne. Voici en quoi consiste l'essayage : — Le corsage, taillé et faufilé à l'endroit, est posé sur la personne et l'opération délicate commence. On ferme les deux devants au milieu avec des épingles, puis on défait l'une des coutures d'épaule : c'est par là qu'on régularise presque tous les corsages. On renverse alors, du plat de la main, le devant sur le dos, que l'on rapproche avec l'autre main, pour les réunir et les épingle, dès qu'on a obtenu le « colant » de corsage désiré. La couture du dessous de bras subit la même opération, puis on découpe l'entournure et le tour de cou. De cette façon, le travail de correction fait d'un côté du corsage sert à rectifier l'autre côté. — Lorsqu'il s'agit d'une polonaise, on allonge le buste en l'emprisonnant plus bas. La robe fourreau est l'exagération de la robe princesse et, par conséquent, du *moulé*, que l'on obtient par les mêmes procédés. Des cordons, intelligemment posés dessous, maintiennent et régularisent les ondulations de la jupe, qui ne doit jamais s'écarter d'une ligne déterminée, quoique fictive. Les femmes de goût règlent cette ligne sans qu'il soit besoin de leur donner d'indications précises à ce sujet.

La moindre idée suffit pour changer l'aspect d'un vêtement.

C'est par l'imagination et la variété des dispositions qu'une couturière se distingue. Nous signalerons à nos lectrices une heureuse combinaison qui, à l'aide de presque rien, a suffi pour transformer la polonaise : — Les devants longs, de forme princesse servent de tablier; le milieu du dos se prolonge en large traine; les petits côtés se détachent du reste en ce qu'ils sont courts, ne formant qu'une basque étroite et terminée en pointe. Le tablier est alors drapé de chaque côté, puis fixé à la pointe susdite par

un nœud, tandis que la traine s'étend jusqu'aux bords du tablier qu'elle rejoint.



P. N° 340. — TOILETTE DE MARIÉE.

Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

Le COSTUME D'ENFANT subit peu de modifications : c'est toujours la robe anglaise à devants plats et prolongés, dos de cuirasse et petite jupe reliant le tout. Parfois le dos et le devant affectent le genre princesse, tandis que les côtés font basque, avec petite jupe se réunissant au reste. La pose des boutons, suivant l'ouverture de la robe, change encore l'aspect de ce costume : les boutons sont posés tantôt au milieu sur une ou deux lignes, tantôt en biais plus ou moins prononcé.

Peu d'*ulsters* du côté des hommes, mais en revanche un assez grand nombre du côté des dames et des enfants. En drap à carreaux, avec deux rangs de boutons, les poches réglementaires, et de plus une petite pèlerine qui fait très-bon effet, voilà l'*ulster* dernier genre pour dames et fillettes.

On nous demande quelques renseignements sur les fourrures appropriées

aux individualités. L'hermine, le loup blanc, le chinchilla, le renard argenté, le renard bleu, le rat musqué, le skungs et la marmotte sont exclusivement attribués aux vêtements des femmes; ce qui n'empêche nullement celles-ci de porter la martre du Canada ou zibeline, la loutre, le petit-gris, etc., qui semblent un privilège masculin. Les jeunes filles ne peuvent porter ni chinchilla, ni martre, ni loutre, ni renard bleu; on leur accorde plus particulièrement le petit-gris, le skungs et la marmotte. Nous omettons à dessein l'astrakan qui, depuis quelques temps, est devenu tout à fait banal.



Tous les ans on essaye d'appliquer la fourrure au chapeau; on a fait de même cette année, avec la différence — tout à l'honneur des MODISTES, — que le succès, cette fois, est certain. Le *boyard* n'est pas autre chose qu'un feutre gris de forme timbale, bordé et garni dessus de bandes de castor argenté, avec un panache de plumes de ton assorti sur le côté.

Le feutre gris l'emporte de beaucoup en élégance sur le feutre noir, et le blanc encore davantage, cela va sans dire. Mais aux personnes qui n'aiment pas les couleurs claires nous conseillerons les feutres gros bleu, gros vert et marron foncé. La peluche assortie, en y joignant des motifs d'acier aux mille facettes brillantes, constitue la plus simple des garnitures.

Nous citerons comme charmant, pour garniture de capote jeune, les ruches et barbes mentonnières en soie effilochée sur les bords. Si l'on combine deux nuances, bleu et crème, rose et blanc, etc., pour les ruches, on obtient des effets de marabouts de la dernière coquetterie. Un exemple à l'appui : nous avons noté, ces jours passés, à une messe de mariage, le chapeau de la jeune quêteuse. C'était un chapeau de forme timbale, en peluche blanche, gentiment posé en arrière. Une ruche de foulard rose, à bords effilochés, forme un bandeau dessous; une autre ruche entoure la calotte, nouée derrière par des mentonnières assorties : ces brides sont prises dans le biais de l'étoffe, et les bords en sont effilochés; elles viennent se nouer de côté en encadrant et dégageant le menton en même temps.

Le tulle noir ou blanc chenillé et le tulle noir pointillé de jaune sont à l'ordre du jour pour les voilettes et les turbans négligemment posés. La voilette pailletée se jette sur le chapeau, qu'elle recouvre en entier; on en croise les bouts derrière et on les ramène ensuite devant pour les nouer : c'est à la fois simple, chaud et seyant.

Le turban de tulle blanc chenillé est on ne peut plus favorable au teint et à la beauté pour les sorties du soir; nous le recommandons pour le théâtre. Il n'est pas une femme un peu adroite qui ne soit capable de faire elle-même et très bien ce genre de coiffure.

Le turban, qui étonne quelques personnes et leur paraît une anomalie de la mode, n'est pas né d'aujourd'hui. C'était, tout le monde le sait, la coiffure favorite de M<sup>me</sup> de Staël; en outre, les chroniques et les mémoires de 1841 nous apprennent que le turban jouissait alors d'un certain succès comme coiffure de femme. Il n'est donc pas étonnant que la mode, qui n'oublie aucun détail du passé, essaye de faire revivre cette coiffure en la modifiant pour notre plus grande satisfaction!

La guipure d'Irlande est avantageusement employée par nos LINGÈRES parisiennes pour parures de dîner, de théâtre ou de petite soirée. Citons, entre autres, un fichu ouvert, en crêpe lisse blanc, plié en plis égaux, assez larges, avec des bandes de velours marron et des volants de guipure alternés.

Cette dentelle fait encore fort bien pour garnir les *matinées* en flanelle de couleur (bleue, rouge, etc.), que toute femme élégante possède sous plusieurs aspects et dont les lingères ont à présent le monopole.

Il y a des *matinées* de forme paletot : ce sont les ordinaires; d'autres descendent jusqu'au genou, avec pli Watteau derrière pour donner l'ampleur du bas. Ce dernier modèle est à la fois le plus seyant et le plus nouveau. Pour le garnir, les ruches de dentelle légère ou de mousseline plissée sont ce qui convient le mieux avec les flots de ruban.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 340.

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe princesse à longue traîne ondulée, en satin, coupée en biais de côté et devant, sur une fausse jupe en faille. Celle-ci est plissée entièrement à plis plats. Une ruche de gaze blanche, piquée de bouquets de fleurs d'oranger, suit tous les bords de la robe, encadrant le jupon. Poche, sous forme de hotte, placée de côté et ornée de nœuds de gaze. — Col *Richelieu* en vieille guipure, à rabat fixé par un bouquet de fleurs d'oranger. Manchettes assorties posées sur la manche, avec un nœud de gaze. — Diadème de fleurs d'oranger et voile à la Juive en tulle léger et clair.

(Pour se rendre compte de la façon dont cette toilette est établie par derrière, nous prions nos lectrices de se reporter à la gravure G, n° 703.)

G. N° 703.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de mariée. — Robe princesse en satin blanc ouverte de côté sur une fausse jupe en faille, laquelle est plissée à plis plats. Une ruche en tulle de soie, piquée de bouquets de fleurs d'oranger, part du côté droit, suit tous les bords de la robe, encadrant la fausse jupe et courant le long de la traîne; elle s'arrête au commencement de la fausse jupe. La traîne est bridée par une écharpe de gaze, fixée dans le bas sous un bouquet de fleurs d'oranger, et terminée par une large boucle avec pan; cette écharpe remonte ensuite pour aller se perdre sous la poche. Celle-ci affecte la forme d'une hotte ornée de nœuds de gaze; elle est placée sur le côté gauche de la robe. — Col *Richelieu* en belle guipure, fermé par un rabat de même dentelle fixé sous un bouquet de boutons de fleurs d'oranger. Manchette de la même époque, en dentelle assortie, placée sur le bas de la manche avec un nœud de gaze. Groupes de fleurs d'oranger dans la coiffure et voile à la juive. (Voir pour le devant de cette toilette la gravure P. n° 340.)

2. Toilette de jeune femme, en velours gros bleu. Jupon à longue traîne, genre fourreau, très-serrée derrière. — Corsage cuirasse à longue pointe arrondie devant, lacé derrière. Il est ouvert en carré et les bords du corsage, dans le haut et dans le bas, sont ornés d'une draperie de crêpe lisse et d'un volant de dentelle blanche. Le crêpe lisse est resserré de place en place par de petits motifs d'acier aux mille facettes brillantes. Le bas de la manche pagode est garni de même.

G. N° 680.

COSTUMES D'INTÉRIEUR. — 1. Petite fille de dix à onze ans. — Costume en flanelle épaisse blanche. — Jupon court, découpé dans le bas, à larges dents arrondies et bordées d'un lacet de laine; ces dents reposent sur un volant plissé posé en dessous. Un galon rouge coupe une bande de broderie anglaise placée au milieu devant. — Paletot cuirasse très-collant, de même étoffe, entouré d'un galon rouge qui remonte en suivant le bord de l'ouverture devant ainsi que le tour du cou; une bande de broderie anglaise encadre ce galon, continuant l'effet de la garniture du jupon. Le bas des manches est la répétition du bas du jupon comme garniture, avec un nœud de ruban vers le coude. — Col montant à coins brisés; cornets évasés en toile comme sous manches.

2. Petite fille de huit à neuf ans. — Robe *Parisienne* en drap bleu marine. — Les devants sont complètement de forme princesse; une garniture de petits boutons boules encadre le milieu; ces boutons sont posés deux par deux et forment par conséquent deux lignes. Le dos est celui d'un paletot terminé en pointe, reposant sur une petite jupe; celle-ci, montée à une ceinture prise dans les coutures de côté, s'agrafe au milieu de la taille dessous. Ce dos de paletot ferme la robe au milieu par deux rangs de petits boutons qui se boutonnent jusqu'à l'extrême pointe. Les coutures de dessous de bras sont également garnies de petits boutons, ce qui encadre le dos et le détache parfaitement du reste; un nœud de ruban bleu s'ajoute au bas du dos et tombe sur le milieu du jupon. Les manches sont entourées d'un volant ruché, soutenu par une bande piquée.

3. Toilette de jeune femme. — Robe princesse en velours de chasse prune. — Une garniture en faille assortie et plissée dessine un tablier, se terminant au bas de la taille derrière avec un nœud assorti. Un autre plissé entoure la jupe un peu au-dessous de cette garniture jusque derrière.



Poche de faille sur le côté, garnie de nœuds. Dans le haut du corsage, un fichu de faille forme la pointe derrière et devant, où il descend plus bas; ses bords sont ornés d'un plissé remontant, dont le pied est bordé avec le fichu sous un petit biais en parcel; nœud de ruban semblable aux précédents pour réunir devant les pointes du fichu. Le bas des manches est entouré d'un plissé de faille posé à plat, avec tête plissée en volant et nœud allongé sur le dessus.

A. Petite fille de neuf à dix ans. — Costume en cachemire gris avec biais de foulard à rayures roses sur fond blanc. — Jupou court entouré d'un biais et terminé par un volant plissé en foulard assorti. — Polonoise lacée derrière, ouverte en châle devant, avec un biais sur tous les bords. La polonoise, relevée haut derrière, forme le tablier et un pouff, puis retombe naturellement. Un plissé de cachemire, soutenu par un biais de foulard, termine le bas des manches. — Col et manchettes en mousseline festonnée de rose.

#### Description de la gravure coloriée n° 1373.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Confection de drap, demi-ajustée, courte derrière, très-longue devant, où elle s'ouvre dans le bas par un assez large écart en formant la pointe. Toute la grâce de ce modèle vient de la pose de la garniture, qui consiste en sept petits galons de soie; ces galons, cousus très-près les uns des autres depuis le bas de chaque devant, côtoient les bords de côté pour remonter se confondre au milieu du dos. Une frange de chenille suit le bord inférieur de la garniture. Le bas du dos est garni d'une large bande de galon marabout (petits rubans de soie ondulés) et d'une frange de chenille. Une plaque de passement-rie, terminée par un gland, est fixée dans le haut du dos. Le bas de la manche est entouré de petits galons de soie et d'une bande de marabout; dans le haut du cou et sur le bord des devants, court une autre bande de marabout. — Jupou à traîne, en cachemire vert bouteille, garni sur le côté derrière d'une longue bande coulissée, laquelle est encadrée et coupée au milieu par des lisérés de faille et ornée de nœuds papillon. — Un tablier, partant du haut de ce coulissé, recouvre en biais et presque à plat le devant et le côté du jupon et va se fixer dans le bas derrière en retombant sur la traîne. Les bords de ce tablier sont entourés d'une bande de faille dentelée. La tunique, garnie de même, retombe derrière seulement, en formant un pouff soutenu par un nœud de ruban. Cette tunique est taillée avec le dos affectant la forme princesse; le devant du corsage est celui d'une cuirasse. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau *baby* en velours épinglé noir. Fond mou et passe coulissée; groupes de violettes de Parme autour du fond. Tour de tête en tulle blanc et brides mentonnières en ruban.

2. Costume en faille lie de vin claire et *fantaisie* brochée laine et soie de nuance plus foncée. — Jupou à traîne, découpé en dents carrées; le vide entre ces dents est rempli par un plissé de *fantaisie* laine. — Tunique en *fantaisie* de laine brochée, formant un tablier arrondi dont les draperies sont prises dans les coutures de côté. Par derrière, cette tunique est ouverte au milieu; l'une des pointes est relevée en draperie très-serrée sur le côté de la couture; l'autre pointe, après avoir formé une traîne, va faire un nœud à bout pendant sur le côté du devant. Franges à tête grillée sur tous les bords de la tunique. — *Cuirasse-postillon* formant devant une basque qui se termine en carré sur les côtés; ici le bord de la basque s'en va en fuyant vers le postillon, qui tombe derrière en deux pans carrés, encadrés de petits boutons. Revers de faille dans le bas des manches et boutons suivant la couture du coude. — Lingerie plissée. — Chapeau de velours noir; fond légèrement pointu; passe ronde, assez basse. Nœuds de satin noir sur le côté, avec branche de roses jaunes et boutons rosés. Mêmes fleurs retenant au bas de la calotte derrière une barbe de dentelle noire qui sert de mentonnières. Bandeau de satin jaune, avec nœud papillon sous la passe.

#### Description de la gravure coloriée N. n° 2.

Substituée à la gravure n° 1373, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'HIVER. — 1. Chapeau *Marie Tudor* en feutre blanc. La passe, relevée tout autour, ondule dans le haut devant. Turban de crêpe de France ponceau, traversé par une barre d'argent, et brides mentonnières assorties. Un galon d'argent entoure la calotte, soutenant le pied d'une plume blanche qui orne le dessus.

2. Chapeau *Cloche* en feutre gris. Passe plate, se rabattant sur les cheveux, et calotte élevée. Un ruban de satin gris borde la passe, d'où s'échappe un tour de plumes de même nuance. Nœud alsacien en faille grise sur le devant du chapeau, rejoignant par des traverses un nœud placé au bord de la passe derrière. Plumes grises placées l'une devant l'autre sur le côté.

3. Capote *Agloé*. La passe est en feutre blanc; le fond, en surah bleu pâle tout plissé, forme le bavolet. Une longue boucle d'acier retient les plis sur le côté, près du pied d'une plume bleue qui recouvre tout le sommet du chapeau. Sous la passe, une draperie en surah assorti, avec aigrette d'acier sur le côté. Brides de même étoffe.

4. Chapeau *l'Étourdî*, en feutre gris fer. La passe, baissée d'un côté, est relevée de l'autre; le fond, assez haut, est arrondi. Un coulissé en satin gros vert orne le dessous de la passe; il est bordé d'un rouleauté de même étoffe. Deux roses thé retombent de la passe sur les cheveux du côté gauche. Un ruban de satin gros vert est posé à plat autour de la calotte, et une plume de même ton recouvre le sommet du chapeau.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 104.

Annexe de l'édition n° 3.

COSTUME Breton. — Jupou de faille à courte traîne, entouré d'un volant plissé. Seconde jupe en drap bleu marine, plissée à la religieuse derrière et relevée à la paysanne par un galon rouge. Le devant de la jupe forme un tablier tendu et arrêté sur les côtés. Un velours noir, liseré de jaune, encadre tous les bords du tablier et de la jupe avec un galon rouge; broderie jaunée sur les angles et enfilade de sept ou neuf boutons de nacre sur les côtés. — Veste bretonne, sorte de longue cuirasse carrée, formant un gilet carré également. Sur le milieu de celui-ci s'étale un cœur de velours brodé de jaune et encadré de rouge. Garniture semblable à celle de la jupe au bas du gilet et sur tous les bords de la veste, et groupes de boutons sur les devants de celle-ci. Poche carrée sur les côtés, faite au moyen de la même garniture. Col marin et bas des manches ornés pareillement. — Col montant en toile et manchettes brodées. — Chapeau *Jean-Bart* en feutre noir, garni dessous et dessus d'un turban de foulard rouge et bleu.

### DÉTAILS DE MODES

CORSETS, JUPONS, TOURNURES, CHAPEAUX, BONNETS.

On peut dire que *l'esprit* de la mode actuelle est tout entier dans le corset et le jupon: l'un fait la taille, l'autre donne la tournure; les deux réunis procurent l'élégance de forme et l'harmonie d'ensemble qui constituent le type parfait.

C'est, du reste, ce que M. de Plument (rue Vivienne, 33) a toujours parfaitement compris: aussi, pour bien édifier nos lectrices sur cet *esprit* de la mode, nous reproduisons aujourd'hui les derniers modèles de jupons, tournures et corset qu'il a créés, ne pouvant mieux choisir ailleurs.

Voici d'abord le corset *Sultane* avec ses nombreuses baleines, sa coupe gracieuse allongeant si bien le buste, complété par la ceinture *Jeanne d'Arc*. Au bas de celle-ci, des boutons placés de distance en distance permettent d'assujettir le jupon.

La tournure *Coverley*, à côté du corset dont nous venons de parler, a pour but de soutenir les étoffes lourdes, telles que le drap, le velours. Un volant, garni lui-même d'un autre volant bordé par un plissé, est boutonné au bas de la tournure, ce qui forme un jupon complet.

La tournure *Parisienne* offre l'avantage d'être extrêmement plate; c'est un auxiliaire à choisir de préférence, lorsqu'on n'en a pas trop besoin.

Au-dessous de cette tournure, nos lectrices verront le jupon *Récamié*, un des modèles les plus précieux de la maison de Plument. Il est monté à une ceinture pourvue de boutonnières qui s'adaptent aux boutons du corset, ainsi que le présente la gravure. Grâce à une coulisse bien placée, l'ampleur du jupon est rejetée en arrière.

Passons maintenant à la ceinture cuirasse dont nous avons déjà vanté les mérites à nos lectrices. Elle s'établit en flanelle ou en percale et s'adapte à tous les jupons; elle coûte 6 fr. et 10 fr., selon qu'elle est en laine ou en coton.

Enfin, nous terminerons cet aperçu par le jupon *Sidonie*, le modèle préféré de toutes les femmes élégantes pour les robes du soir. Il est fait en beau nansouck, boutonné derrière, ce qui est toujours préférable, avec une



coulisse dans le bas pour retenir la traine très-longue. Volants sur volants dans le bas et dentelle sur les bords.

De l'auxiliaire de la toilette, passons à ce qui en est le complément, nous pourrions dire le couronnement, et décrivons deux chapeaux qu'il

rière sous la passe, d'où tombe un nœud de ruban à bouts flottants. Ruche de satin dans le haut du chapeau et coques de ruban assorti; des roses rouges avec feuillage fixent le pied d'une plume bleue qui rejoint celles du bandeau.



Corset, Jupons, Tournures. — Modèles de M. de Plument. (Voir la description, page 567.)

nous a été donné de voir chez M<sup>me</sup> Gillot et C<sup>e</sup> (5, boulev. des Capucines):  
Chapeau en feutre de soie noir; passe et fond réunis. La passe est bordée de satin bleu pâle; le bandeau est tout en plumes de même nuance. Une écharpe de satin bleu entoure la calotte et va se perdre der-

rière sous la passe, d'où tombe un nœud de ruban à bouts flottants. Ruche de satin dans le haut du chapeau et coques de ruban assorti; des roses rouges avec feuillage fixent le pied d'une plume bleue qui rejoint celles du bandeau.





*H. Veronique*

L. N 104

...ent sur le ...  
... et l'autre ...



Clapnet

... des jolis  
... pour être



Coiffure

... la partie pour  
... et à  
... en disposé en



le pied du nœud suivent le même mouvement. Une touffe de plumes crème est placée derrière et tombe sur la barbe.



Chapeau en feutre de soie noir.

Décrivons encore deux jolis modèles de coiffures pour terminer : Coiffure sérieuse pour dîner ou soirée. Cette coiffure est composée d'une



Coiffure pour dîner ou soirée.

barbe de dentelle posée sur une couronne de tulle blanc; la dentelle débordante sur le chignon et s'avance, d'autre part, près du milieu du front. Un ruban violet est disposé en coques sur cette dernière partie de la coiffure;

une rose rouge l'accompagne. Brides de même ruban noué derrière avec la barbe de dentelle.



Chapeau de velours marron.

Bonnet du matin en nansouck. Fond mou, passe plate avec bande brodée soutenue sur les bords et faisant bavolet; barbe tombante dessous.



Bonnet du matin.

Un ruban rose, corné contre le fond, est posé à plat sur la passe et noué derrière. Barbes mentonnières brodées comme le reste.



PLANCHE G. N° 703. — DESCRIPTION, PAGE 566.



## TOILETTES DE MARIAGE

Modèles de M<sup>me</sup> Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).





A. Levy imp. r. des Marses 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed. r. Pigeon

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Couture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sauss Rue Aubry, 12.

Parfumerie de la M<sup>me</sup> Ed. Pinaud, B<sup>is</sup> des Italiens, 30. Machines à coudre  
de H. Seeling, B<sup>is</sup> Sébastopol, 90 et r. N<sup>os</sup> des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall



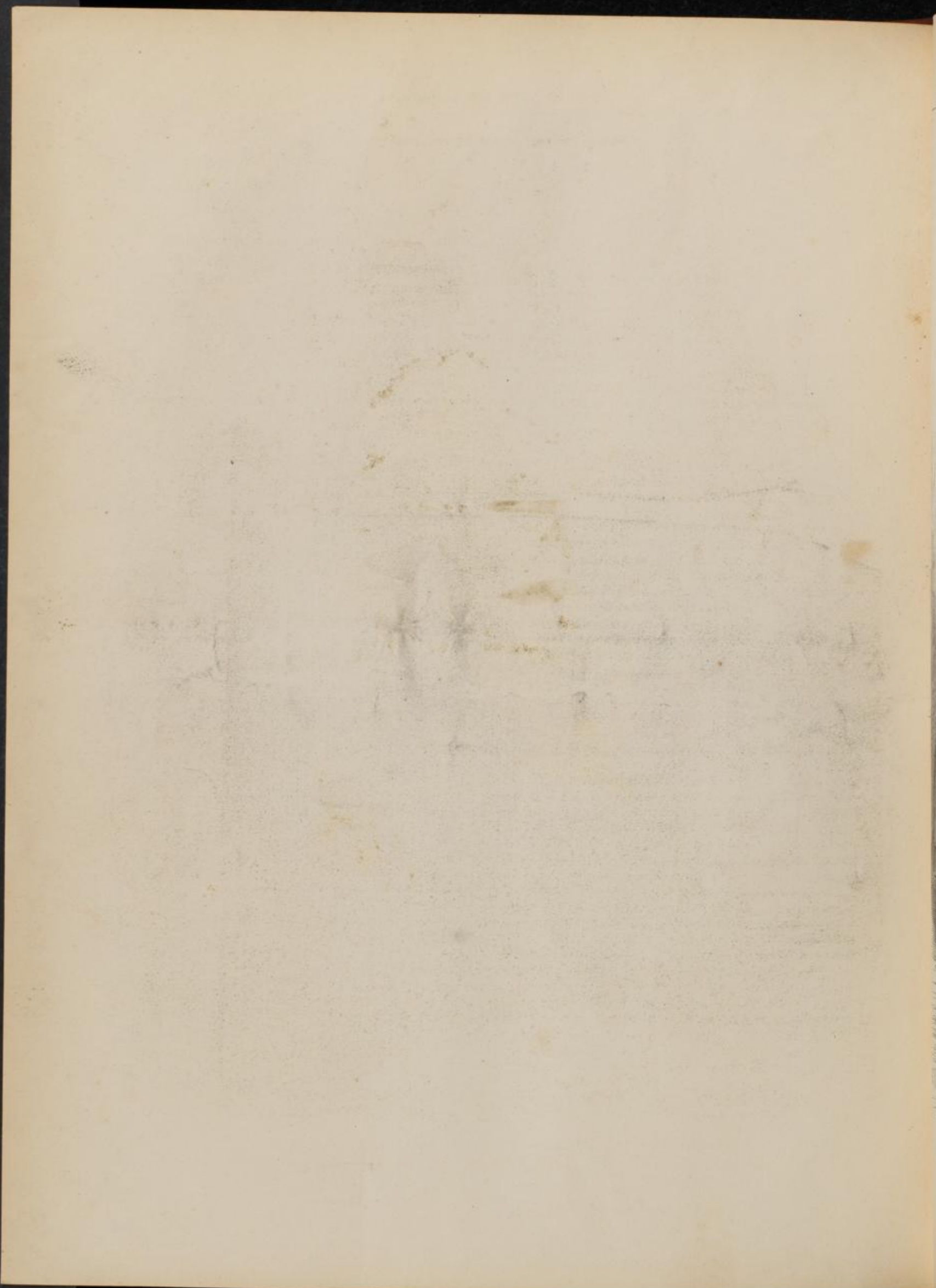




PLANCHE G. N° 680. — DESCRIPTION, PAGE 566



COSTUMES D'ENFANTS ET JEUNE FEMME

Modèles des magasins du Tapis-Rouge (rue du faubourg Saint-Martin, 65 & 67).



## LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — FIN.)

En ce moment, quelqu'un me passa une longue-vue, que vivement je braquai sur le Ratier.

Au milieu du clapotement de la marée, qui montait avec une rapidité terrifiante, je distinguai le baron des Genêts, je reconnus sa femme et sa fille.

Réfugiés sur la plus haute des roches, ils y formaient un groupe palpitant de désespoir, les deux femmes cherchant à se hisser sur les épaules de l'homme, tous trois ensemble agitant avec frénésie des mouchoirs et des écharpes.

Quant aux frères Guérin, complètement affolés par l'ivresse et par l'épouvante, ils couraient çà et là dans le flot qui déjà leur montait aux genoux.

Une première vague balaya toute l'étendue du banc. Les cinq malheureux se confondirent en une seule masse et jetèrent un même cri, tellement aigu, que le vent l'apporta jusqu'à nous.

C'était comme un suprême appel. Il redoubla l'activité des travailleurs, il réalisa presque un miracle. Les trois canots flottaient enfin.

Une dizaine de sauveteurs s'y précipitèrent, escortés par une longue clameur d'encouragement, de prière ou d'effroi. On savait qu'ils allaient risquer leur vie.

Mais il est des sacrifices que Dieu n'accepte pas.

La première des embarcations, celle de Trouville, fut aussitôt chavirée, rejetée, brisée sur le galet. Quant aux hommes, ils parvinrent à regagner la falaise, meurtris et sanglants, il est vrai, mais sauvés du moins, ceux-là.

Les deux autres canots avaient franchi les premières lames, celles qui déferlent avec le plus de violence à cause de l'obstacle que leur oppose le rivage... de véritables avalanches d'eau, comme furieuses de ne pouvoir bondir plus loin!

Mais une fois au large, l'impétuosité du courant devint tellement invincible, que les deux embarcations, en dépit d'efforts surhumains pour piquer droit au Ratier, furent emportées vers Honfleur. Ceux-là non plus ne devaient pas être punis : le dévouement, Dieu l'épargne.

Il n'en pouvait être ainsi des Guérin et des Bacherot. Leur dernière chance de salut venait de s'évanouir à jamais. Tous les regards se tournèrent vers eux. Moi-même j'eus le courage de reprendre ma longue-vue.

Ils avaient de l'eau maintenant jusqu'à la ceinture... ils redoublaient de gestes et de cris désespérés.

Oh!... c'était vraiment cruel de mourir en un si beau jour. Le vent, qui se faisait harmonieux, avait chassé jusqu'au moindre nuage; le soleil resplendissait, le ciel était tout bleu, la mer était toute verte, ainsi qu'en un rêve de bonheur et d'espérance!

En présence de ce merveilleux spectacle, au milieu duquel l'inexorable marée s'appêtait à les engloutir, le baron et sa femme semblaient crier avec des sanglots :

— Nous nous repentons... mon Dieu!... pardonnez-nous... laissez-nous vivre encore!... nous qui touchions au but de toutes nos ambitions... nous si riches... nous qui pouvions être si heureux!

Je voyais aussi Athénaïs, tout effarée, tout en pleurs, et je croyais l'entendre dire :

— Pitié du moins pour ma jeunesse... Je n'ai que vingt-cinq ans... O mon Dieu!... j'allais peut-être aimer!

Quant aux Guérin, béants et livides, ils ressemblaient à ces condamnés que l'aspect seul de l'échafaud transforme en cadavres. Cependant ils murmuraient une prière aussi, celle-ci peut-être :

— Nous vous promettons de respecter désormais notre vieux

père... O bonne Notre-Dame de Grâce! qui êtes là-bas, dans votre chapelle de la côte... venez donc à notre aide... et sauvez-nous!

Mais la clémence divine restait sourde à ces vaines clamours! Mais la marée montait toujours! Mais dans le souffle du vent qui tourbillonnait au-dessus de leurs têtes échevelées, dans le fracas des eaux qui déjà les étreignaient de leur froid linceul, ils entendaient une voix qui frappait aussi mon oreille... la grande voix de la mer, la grande voix de Dieu... et cette voix incessamment leur répondait :

Tes père et mère honoreras  
Afin que tu vives longuement.

A terre, dans la foule maintenant immobile, il s'était fait un profond silence.

Au milieu de ce silence, une prière tout à coup monta : la prière des agonisants.

Je me retournai, j'aperçus le digne curé de Villerville.

Debout sur la falaise, il bénissait de loin ceux qui allaient mourir.

Autour de lui, comme dans toute l'étendue des dunes, chacun s'était agenouillé, chacun priait. Jamais je n'oublierai l'émouvante simplicité, la sublime ferveur de cette prière, qui était en même temps un dernier adieu!...

Pas une poitrine qui ne fût palpitante, pas un regard qui ne se fixât avec une ardente angoisse vers le terrible drame se dénouant au large.

Bientôt on n'entrevit plus que les têtes des malheureux dont la dernière minute allait sonner... cinq points noirs perdus dans un remous d'écume!

Il me semblait voir des mains éperdument agitées au-dessus des vagues.

Une dernière lame arriva du fond de l'horizon... une lame énorme... et lorsqu'elle fut passée, on ne revit plus rien... rien...

De l'immense clameur un cri se détacha, plus déchirant à lui seul que tous les autres ensemble... le cri d'une mère!

Pauvre mère François! elle était là, presque à mes côtés... elle avait tout vu!

Cette fois encore, je la reçus dans mes bras, où plutôt je l'aidai à retomber à genoux. Ne lui restait-il pas à remplir un dernier devoir?

— Mon Dieu! dit-elle, ô mon Dieu... je ne vous avais pourtant pas demandé de les punir... Pardonnez-leur dans le ciel!...

## XIV

L'année suivante, dès le printemps, je débarquai sur la plage de Villerville, et grimant en droite ligne jusqu'au sommet de la falaise, je traversai de même deux ou trois vastes cours où tous les pommiers étaient en fleurs, où tous les oiseaux chantaient la chanson d'avril, afin de revoir plus vite ma bien-aimée maisonnette.

Mais à peine eus-je franchi la barre du jardin que, songeant d'abord à ma vieille voisine, j'allongeai la tête au-dessus de la haie mitoyenne, et criai :

— Mère François!... bonjour! Eh! bonjour donc, mère François! mère François!...

Une femme se montra... c'était la Guillemaine.

— Monsieur, me dit-elle d'un air triste, celle que vous appelez ne vous répondra plus...

— Où donc est-elle?

— Où tous nous irons..., au cimetière!

Je ne puis dire à quel point cette nouvelle glaça tout à coup ma joie. Telle fut l'explication de la Guillemaine :

— Personne ne pourrait au juste vous renseigner. Depuis le commencement de l'hiver, elle n'ouvrait que bien rarement la



porte de la rue; la maison voisine, la vôtre, n'était plus habitée. Ce ne fut qu'au bout de deux ou trois jours qu'on vint me dire : « Mais on n'aperçoit plus la mère François, mais, on n'entend plus chez elle aucun bruit ! »

Tout étonnée j'accourus aussitôt, je frappai, j'appelai., comme vous tout à l'heure. Pas de réponse. Mon homme alla quérir le maire, on força la serrure. On entra. Ah! monsieur, quel spectacle! Elle était là, dans son grand fauteuil, assise et gaère plus pâle que de coutume... allez... si bien qu'on pensa tout d'abord qu'elle dormait.

Mais non... elle était morte, et depuis longtemps déjà! morte seule, sans secours, abandonnée de tous... hormis de ses gredins de chats qui, par quelque lucarne entr'ouverte, avaient bien su trouver moyen de continuer leurs visites.

— Pourquoi donc leur en faire un crime? observai-je avec un amer sourire; il me semble qu'eux du moins lui sont restés fidèles!

— Ah! ne dites pas ça, monsieur! se récria la Guillemaine avec indignation. Ils avaient à demi dévoré ses deux mains, ses deux bonnes vieilles mains qui depuis tant d'années les nourrissaient!

— Taisez-vous!... interrompis-je en frémissant. Oh! taisez-vous... c'est horrible!

Et tout bas, j'ajoutai :

— Pauvre mère François! il était dans ta destinée de toujours faire des ingrats!

Charles DESLYS.

## LA DAME DE THOUARS

(LEGENDE DU X<sup>e</sup> SIÈCLE.)

C'était par une belle journée d'été, dans la rianté contrée du Poitou; le ciel d'un bleu foncé n'avait pas un nuage; les arbres séculaires qui étendaient leurs rameaux au pied du château de Thouars placé sur la hauteur, projetaient leur ombre au loin et semblaient inviter le voyageur-fatigué à se reposer un instant avant de continuer sa route. La chaleur, quoique grande, n'était pas accablante; aussi les paysans qui passaient pour se rendre au travail, les écuyers qui devisaient dans les cours, les serviteurs et tous ceux qui composaient le personnel du manoir paraissaient-ils d'humeur joyeuse; on aurait dit que le soleil, en envoyant ses gais rayons sur tout le pays, en avait banni à jamais la mélancolie et la mauvaise humeur.

Seule, la noble Hildegarde, fille de Caldon, vicomte d'Aunery, de l'Aunay, épouse bien-aimée d'Aimery, vicomte de Thouars, faisait ombre à cette gaieté générale.

Tristement assise au milieu de ses femmes, dans la haute chambre aux poutres en bois sculpté, où le jour ne pénétrait qu'à peine à travers les étroites fenêtres en ogives, ornées de vitraux, elle songeait à son époux, le brave Aimery, parti pour une expédition lointaine et périlleuse.

C'est en vain qu'elle appelait le travail à son aide pour chasser les sombres pensées qui venaient l'assaillir; ses doigts rosés redoublaient d'activité et filaient l'or et la soie dont elle composait de précieux tissus pour en offrir une écharpe au vaillant chevalier qui combattait loin d'elle; mais de tristes pressentiments, plus forts que sa volonté, s'emparaient de son esprit; distraite, elle oubliait son travail et tombait dans de longues et pénibles rêveries, auxquelles il devenait presque impossible de l'arracher.

En vain ses oiseaux favoris faisaient entendre leurs plus doux gazouillements; la belle châtelaine ne les entendait pas.

Elle n'écoutait pas davantage la brune Anagilde, sa suivante de prédilection, lorsque celle-ci lui racontait les prouesses de maint noble chevalier ou lui chantait les plaintives romances qu'elle avait apprises des ménestrels.

Hildegarde demeurait toujours triste et soucieuse, son front restait toujours voilé par une sombre mélancolie, et des larmes venaient souvent ternir l'éclat de ses beaux yeux où tant de joie et de bonheur se lisaient avant le départ d'Aimery.

En ce moment Anagilde achevait de chanter les infortunes d'un chevalier, forcé de quitter une noble damoiselle pour aller guerroyer au loin et qui, à son retour, voyant sa place prise dans le cœur de sa fiancée, se tue sous les yeux de l'infidèle qu'il aime encore malgré sa trahison.

C'était plaisir de voir combien toutes les jeunes filles, assises sur des tabourets autour de la haute chaise en bois merveilleusement sculpté où se tenait la vicomtesse, prenaient d'intérêt à ce récit; toutes les mains étaient oisives, oubliant le travail commencé; tous les yeux étaient curieusement fixés sur la jolie conteuse; tous les cœurs battaient au moment où le chevalier, arrivant, apprend le parjure de sa fiancée et exhale sa douleur en plaintes amères.

Hildegarde, sortant de sa rêverie, interrompit Anagilde un peu avant le dénouement du conte, au grand regret de l'auditoire, qui reprit le travail oublié, en étouffant plus d'un soupir :

« Assez, mignonne, dit doucement la châtelaine; j'ai besoin de me recueillir un instant. Je veux me retirer dans mon oratoire et prier le Seigneur qu'il mette fin à l'inquiétude où je suis, ou qu'il daigne m'envoyer le courage qui me fait défaut alors qu'il me serait pourtant si nécessaire pour supporter l'absence de mon époux. »

Et Hildegarde, s'appuyant sur le bras d'Anagilde, se leva pour aller prier Dieu dans son oratoire.

Mais au même moment un page, soulevant la lourde tapisserie d'une portière, annonça que Guillaume Bras-de-Fer, comte de Poitou, duc d'Aquitaine, venait d'arriver au château.

A ce nom, Hildegarde pâlit soudain, car Guillaume, qui avait le plus profond respect pour le mérite et les vertus de la vicomtesse, et qui la vénérât presque comme une sainte, n'avait pas cru, fort de ces chevaleresques sentiments, devoir cacher l'admiration que sa rare beauté lui inspirait; et plus d'une fois il avait risqué de la compromettre en prolongeant plus qu'il ne l'aurait dû son séjour au château de Thouars.

La femme de Guillaume, Emma, fille du comte de Blois, se voyant dédaignée par son mari, accusait Hildegarde de cet abandon; elle la poursuivait de sa jalousie, de ses propos calomnieux, et avait même osé plusieurs fois proférer d'horribles menaces contre celle qu'elle nommait sa rivale.

La pieuse châtelaine de Thouars connaissait la haine qu'Emma lui portait, aussi la visite du comte de Poitou lui était-elle toujours pénible; mais en ce moment elle devait la considérer comme un malheur, car le séjour de Guillaume au château, en l'absence de son seigneur, devait nécessairement donner lieu à de malignes interprétations qui, arrivant aux oreilles d'Aimery, pourraient même lui inspirer des doutes sur la fidélité de sa femme.

Après s'être entretenue pendant quelques instants avec son noble visiteur, Hildegarde comprit que celui-ci avait l'intention de rester pendant plusieurs jours au château de Thouars.

La vicomtesse ne savait que résoudre, car, désespérée de cette visite inopportune, elle craignait cependant par-dessus tout de manquer aux lois de l'hospitalité en laissant deviner au comte tout l'embarras que lui causait sa présence.

Étant si fort en peine et ne sachant comment en sortir, Hildegarde appela sa fidèle suivante, Anagilde, et la faisant entrer avec elle dans un des retraits qui entouraient sa chambre, et où se trouvait un crucifix d'ébène devant lequel la châtelaine aimait à se prosterner, elle demanda à la jeune fille de l'aider à trouver un moyen de concilier les égards qu'elle devait à son hôte avec le soin de sa réputation, espérant recevoir d'elle un conseil pour sortir, sans manquer au comte de Poitou, de la pénible situation où il l'avait placée involontairement.



Anagilde, en fille d'esprit, assura qu'elle trouverait bientôt un moyen pour tirer de peine sa bonne maîtresse, et demanda seulement quelques instants afin de chercher une façon honnête d'éloigner le noble duc d'Aquitaine.

Après avoir songé un moment, tandis qu'Hildegarde, pour calmer l'anxiété avec laquelle elle attendait sa réponse, avait recouru à une prière fervente, la jeune fille dit :

— Je crois, Dame, que le mieux, pour échapper aux dangers des méchantes paroles, serait de prétexter une affaire importante qui vous appellerait dans votre principauté de Talmont, et d'aller y passer le temps que doit durer l'absence de Monseigneur le vicomte; car, pour ce qui est de faire comprendre à Monseigneur le comte de Poitou qu'il doit quitter le château, il n'y faut pas songer : ce serait manquer à l'hôte que Dieu envoie sous votre toit et attirer sur vous la malédictio divine.

Ne trouvant pas de meilleur expédient que celui proposé par Anagilde, la châtelaine, après bien des hésitations, se résigna à l'employer, quoique le mensonge dont elle devait souiller ses lèvres lui répugnât infiniment.

Elle resta encore assez longtemps dans son oratoire, suppliant Dieu de lui inspirer un autre moyen de sortir d'embarras, ou de lui pardonner le péché qu'elle allait commettre en considérant le motif qui la faisait agir.

Et comme plusieurs heures s'étaient écoulées déjà depuis l'arrivée de Guillaume, elle se décida enfin à se rendre auprès de lui, et lui annonça qu'elle était forcée de partir le jour même pour sa principauté de Talmont.

Celui-ci, quoique vivement contrarié de ce départ imprévu, avait cependant pour la dame de Thouars un si profond respect, qu'il dissimula son chagrin de peur de l'offenser en laissant voir toute la peine qu'il éprouvait.

Hildegarde partit en effet le soir même, laissant à son hôte la libre disposition du manoir qu'elle abandonnait.

Elle n'était accompagnée que d'Anagilde et de deux vieux serviteurs dévoués.

Ce fut avec ce modeste cortège qu'elle se rendit dans sa principauté de Talmont, située en Bretagne, non loin de Pornic. Elle n'y trouva qu'une suite peu nombreuse, car le vicomte de Thouars avait emmené avec lui la plus grande partie de ses hommes d'armes; mais Hildegarde était sans crainte : sa douceur, ses bonnes œuvres la faisaient chérir de tous; et si l'on en excepte Emma, la vindicative épouse de Guillaume Bras-de-Fer, il n'existait pas, parmi ceux qui la connaissaient, un cœur qui ne fût tout à elle.

La vicomtesse était arrivée depuis plusieurs jours déjà au terme de son voyage, et vivait d'une manière encore plus triste, s'il est possible, et plus retirée qu'elle ne le faisait en son château de Thouars. Elle restait constamment seule, partageant ses journées entre la prière et les bonnes œuvres; elle ne trouvait plus aucun plaisir à ses travaux ordinaires, et ne permettait même pas à Anagilde de parler devant elle; aussi la gentille suivante s'ennuyait-elle à mourir dans ce triste château où, disait-elle, sa maîtresse laisserait sa santé et peut-être sa vie si elle continuait longtemps encore de mener une existence aussi triste.

Et vraiment, Anagilde n'avait pas tout à fait tort, car Hildegarde était bien changée non-seulement depuis le départ d'Aimery, mais aussi depuis qu'elle avait quitté le château de Thouars. La belle châtelaine ressemblait à ces plantes qui meurent alors qu'elles sont privées des rayons du soleil. Elle avait besoin de joie, de calme, de bonheur, et elle était triste et isolée, dévorée d'inquiétudes; tout le tranquille bonheur auquel elle était accoutumée, la présence de son mari, les femmes qui la suivaient habituellement, sa demeure de Thouars qu'elle aimait autant que Talmont lui plaisait peu, tout lui manquait! aussi son cœur avait froid, et sans souffrir beaucoup, Hildegarde dépérissait de jour en jour.

Un matin, on vint lui dire qu'un pauvre homme était tombé sans connaissance sous les murs du manoir.

Elle ordonna aussitôt qu'on le fit entrer et qu'on lui donnât tout ce dont il avait besoin.

L'existence qu'on menait au château était si monotone, que le plus petit incident prenait une importance singulière et des proportions gigantesques.

La curiosité d'Anagilde fut bientôt excitée, et pour excuser le vif désir qu'elle éprouvait de voir le malheureux qu'on venait de secourir, elle se persuada à elle-même que sa curiosité n'était autre chose que l'espoir de procurer une distraction à sa maîtresse et de la tirer ainsi de l'abattement où elle était plongée.

Mais elle n'eut pas plutôt aperçu l'homme, qui prenait alors son repas dans la salle basse, qu'elle revint tout effrayée annoncer à Hildegarde qu'elle avait cru reconnaître en lui un des gens de la suite d'Emma, comtesse de Poitou.

— Tais-toi, folle, lui dit la châtelaine, ne viens pas me troubler l'esprit de tes billevesées, qui ne sont bonnes qu'à jeter la frayeur dans l'imagination et à enfanter de mauvais rêves durant la nuit.

— Oh! Dame, répondit Anagilde, croyez-moi, ce ne sont point chimères que mes craintes! Interrogez les deux écuyers de table qui étaient présents au repas de cet homme, et ils vous diront qu'il s'est permis de faire une foule de questions, toutes plus malséantes les unes que les autres. D'ailleurs, ajouta la jeune fille, rien qu'en regardant sa laide figure, on devine tout de suite que ce vilain mendiant cache certainement en son âme quelque mauvais dessein; je n'ai jamais vu de mine si effrayante!

— Vraiment! dit Hildegarde qui malgré sa profonde tristesse ne put s'empêcher de sourire des terreurs de sa suivante; tu me rends presque aussi curieuse que toi, et je voudrais savoir quelles sont les questions que cet homme a pu faire, et de quelle manière on y a répondu?

— Dame! ne riez pas, je vous en conjure, reprit Anagilde, car j'ai grand' peur que vous ne soyez en danger par la présence de cet homme. Il s'est d'abord informé de l'endroit que vous habitez en ce moment, car il n'était sans doute pas certain que vous fussiez ici. La première fois qu'il a fait cette question, on lui a demandé s'il avait quelque message à vous transmettre. Alors il a paru embarrassé et s'est mis à parler de choses indifférentes. Mais peu de temps après, il est revenu plusieurs fois à la charge, si bien qu'il a fini, en écoutant un mot de l'un, un mot de l'autre, par acquérir la certitude de votre présence au château. Il a demandé aussi combien le seigneur, votre époux, avait emmené d'hommes d'armes, et a tâché d'apprendre le nom de ceux qui sont restés ici. Loys, votre page, qui depuis quelques instants maîtrisait à grand'peine sa colère, lui a dit alors qu'il y aurait toujours assez d'hommes d'armes pour le pendre s'il continuait longtemps encore ses demandes indiscrettes, et qu'au besoin lui-même, Loys, se chargerait volontiers de cette besogne.

— Loys a eu grand tort, dit gravement la dame de Thouars; ce n'est point ainsi que l'hospitalité s'exerce sur le sol de la Bretagne. Pour rassurer ce pauvre homme que l'on a effrayé au mépris de toute convenance et de toute charité, je veux lui parler moi-même et voir (ajouta-t-elle en souriant) s'il me produira une aussi mauvaise impression qu'à toi, et si sa présence me causera un effroi aussi grand. Va donc le chercher et me l'amène au plus tôt.

Vainement Anagilde tenta de dissuader sa maîtresse de ce projet; elle la supplia de la manière la plus pressante, lui demandant en grâce de ne pas s'obstiner à courir ainsi volontairement un danger inutile et presque certain, disait-elle. Rien ne put ébranler la volonté d'Hildegarde; car, dans sa pieuse charité, elle se serait reproché comme une faute grave d'avoir injustement mauvaise opinion d'un malheureux peut-être très-honnête homme; or, cette opinion défavorable, elle la sentait déjà ger-



mer au fond de son cœur, malgré toute sa bonté et son indulgence.

Suivant ses ordres, Anagilde introduisit le vagabond auprès d'elle. Nonobstant son courage et la ferme résolution qu'elle avait prise de lui témoigner d'autant plus de bienveillance qu'elle se sentait intérieurement moins bien disposée pour lui, Hildegarde ne put se défendre d'un sentiment d'effroi à la vue de cet homme, et commanda à ses femmes de ne pas s'éloigner.

En effet, l'aspect du nouveau venu était de nature à inspirer une profonde répulsion; petit de taille, mais robuste et trapu, il paraissait doué d'une force peu commune; ses cheveux d'un brun rouge descendaient crépus et hérissés sur un front très-bas qu'ils cachaient entièrement; de petits yeux verdâtres qui ne se fixaient sur aucun objet, mais continuellement en mouvement, semblaient toujours chercher quelque personne absente et lui donnaient un air presque hagard; sa tête était baissée et un sourire idiot faisait grimacer le bas de son visage, où les passions les plus mauvaises paraissaient avoir imprimé leurs traces.

Cet homme, sans paraître s'apercevoir qu'il était en présence de la châtelaine, promenait autour de lui des regards investigateurs, comme s'il eût voulu bien étudier la situation de l'appartement qu'elle occupait, et en graver dans sa mémoire jusqu'aux moindres détails.

Hildegarde garda quelques instants le silence; elle éprouvait un étrange embarras à entamer l'entretien avec ce singulier personnage; enfin, surmontant son malaise, elle lui demanda si l'on avait amplement pourvu à tous ses besoins, et s'il n'avait point à se plaindre de la manière dont il avait été traité?

Il répondit affirmativement, mais par un seul mot dit d'un ton bourru et embarrassé, et toujours sans regarder la châtelaine.

Tant qu'il resta en présence de la dame de Thouars, il conserva la même attitude.

Celle-ci, de son côté, sentait croître son trouble et sa contrainte; un effroi dont elle ne pouvait se rendre compte et qu'elle cherchait vainement à surmonter, s'emparait de son âme en présence de cet homme dont la physionomie ne pouvait inspirer d'autres sentiments que la répulsion et la terreur.

Incapable de supporter plus longtemps sa présence, Hildegarde le congédia; mais la vue de ce misérable lui avait laissé, outre sa tristesse habituelle, une impression de crainte qu'elle ne pouvait parvenir à chasser, quoiqu'elle se blâmât elle-même sévèrement de ce qu'elle nommait une lâche pusillanimité, puisque rien ne paraissait justifier la terreur qui s'était emparée d'elle.

Pour essayer de changer le cours de ces sombres pensées et les empêcher de prendre trop d'empire sur son esprit, elle résolut de faire à cheval une promenade dans la campagne, espérant que la distraction, le grand air chasseraient les funestes pressentiments qui l'obsédaient et que l'événement ne justifia que trop.

Elle partit, suivie seulement d'un serviteur dévoué, et s'enfonça dans un bois situé à quelque distance de sa demeure.

Bientôt la fraîcheur qui commençait à se faire sentir sous ces épais ombrages, succédant à la chaleur d'une journée d'été, rendit un peu de calme à l'esprit d'Hildegarde. Lâchant la bride de Fatma, sa belle jument grise, la jeune châtelaine se laissa conduire par elle, et s'abandonnant à de douces rêveries, elle oublia complètement le moment présent qui ne lui apportait que trouble et chagrin, pour songer à son noble époux, à l'heure tant désirée du retour, aux embellissements qu'elle-même avait commandé de faire au castel de Thouars pour fêter l'arrivée de son cher Aimery. Douces et consolantes occupations, que Guillaume Bras-de-Fer avait malencontreusement interrompues par sa visite à la vicomtesse.

MARIE GUERRIER DE HAUT.

(La fin au prochain numéro.)

## LA NOUVELLE MANUFACTURE DE SÈVRES

C'est le vendredi 17 novembre qu'a eu lieu l'inauguration des nouveaux bâtiments de la Manufacture de Sèvres. Destinés à remplacer l'édifice qu'élevèrent les fermiers généraux, en 1745, pour y installer la manufacture royale de Vincennes, ces bâtiments occupent, à l'extrémité occidentale du parc de Saint-Cloud, un espace de quarante et un mille mètres, dont dix mille recouverts de constructions.

Le Président de la République a honoré cette solennité de sa présence. Accompagné par le ministre de l'instruction publique, le général d'Abzac, M. de Chennevières, directeur des beaux-arts, et les membres de la commission de perfectionnement de la manufacture de Sèvres, le maréchal de Mac-Mahon a successivement parcouru les salles du musée, installées au premier étage du bâtiment principal, puis visité les ateliers de pétrissage, de moulage, de tournage, de vernissage, et enfin les fours. Dans chacune de ces subdivisions, les artistes et les ouvriers, devant leurs pièces ou leurs établis, ont opéré, sous les yeux des visiteurs.

La commission du budget et son président, M. Gambetta, avaient été invités. Au nombre des sénateurs et des députés présents étaient MM. Gambetta, Duclerc, Henri Martin, de Lacretelle, Lepère, etc.

Pendant cette longue et intéressante promenade, le directeur de la manufacture résumait pour le Président l'histoire et la technologie de la porcelaine.

En complimentant M. Robert, pour la bonne direction qu'il a su donner à l'établissement, et M. Champfleury, pour l'organisation du musée, M. le Président de la République a annoncé à M. Robert qu'il le nommait officier de la Légion d'honneur, et M. Champfleury officier d'académie.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>lle</sup> THÉRÈSE M..., A QUIMPER.

Le crêpe anglais noir s'emploie beaucoup pour garnir les robes de deuil; cette étoffe entre bien dans l'esprit du deuil.

— M<sup>me</sup> BLANCHE C..., A MARSEILLE.

Le bas de soie noire est fort bien porté, surtout avec des coins brodés en soie de couleur, sous forme de flèche, la pointe effilée montant vers le haut du bas.

## REVUE DES MAGASINS

Tailler une robe est d'une grande difficulté, sans doute; mais avec une certaine connaissance de la coupe, on y arrive assez facilement: c'est une science mathématique où tout est prévu et réglé d'avance.

Le relevage et l'agrément des garnitures, voilà les points scabreux, les écueils où vient sombrer plus d'un talent de couturière. M<sup>me</sup> DALTROPE-VORMUS se trouve ici, au contraire, dans son élément; l'imagination et le goût ne lui font jamais défaut, pour peu surtout qu'on l'abandonne à son initiative personnelle et qu'on ne limite pas trop ses allures.

Les derniers modèles sortis de sa maison (14, rue Vivienne), nous ont enchantés. L'un, en drap gros vert, comprend une jupe relevée à la paysanne derrière par une bande de velours assorti. Tunique bordée de velours, posée en biais, de façon que l'une des pointes soit drapée dans le haut derrière, tandis que l'autre est fixée dans le bas. Poche sur le côté, marquée par une bande de velours ornée de boutons plats en nacre. Veste bretonne carrée du bas, ouverte sur un gilet carré, le tout bordé de velours et garni de boutons assortis aux précédents.

Un autre costume consiste en une robe princesse de velours noir, avec



traîne de cour en satin noir, celle-ci sortant d'une ouverture pratiquée au milieu de la jupe par derrière; le tout est soulevé en pouff et encadré de dentelles noires et blanches. Manches en satin à partir de la saignée, avec brassart et bracelet de dentelles semblables, légèrement coquillées. Un fichu de forme carrée, composé des mêmes éléments, orne le haut du corsage et complète l'harmonie du tout.

— Pour justifier leurs prix exorbitants, les commerçants des quartiers riches disent volontiers, en parodiant un vers célèbre : — Nul n'a de talent que nous et nos amis, — ou plutôt nos voisins avec lesquels nous formons une sorte de camaraderie commerciale, devraient-ils ajouter plus franchement.

S'il est une artiste de l'industrie coquette qui donne le démenti le plus formel à cette fausse maxime, c'est bien M<sup>me</sup> Rosa DECOTTE (67, rue Meslay).

L'habile modiste, quoique établie dans une rue en dehors des centres parisiens, ne redoute aucune rivalité sérieuse. Impossible de mettre plus d'élégance et de distinction qu'elle n'en dépense dans ses ravissants chapeaux. Et à quel prix ! Ce qu'elle vous vend 30 ou 40 fr. se paye plus de 100 francs dans les magasins du grand luxe. — Citons son *chapeau Restauration*, en peluche tilleul, merveille de goût et de distinction. Derrière s'épanouissent des roses retenues par des anneaux grecs. Touffe de plumes sur le côté. Autour du front, formant diadème, un ruban peluche tilleul, agrafé de roses des rois. Brides peluche tilleul à envers satin.

Du goût le plus galant, la capote tourterelle en feutre, garnie de rubans peluche sombres avec boucles lophophore.

Originellement élégant le chapeau *Dimitri*, tout en lophophore, aux scintillements de lucioles, garniture bleu ciel avec boucles d'acier bleu.

M<sup>me</sup> Rosa Decotte coiffe jeune; on ne saurait imaginer choses plus originalement coquettes que ses créations.

— Il nous semble utile de rappeler de temps à autre à nos lectrices les qualités inappréciables de l'excellente machine à coudre *Wheeler et Wilson*.

Pour la couture de tous les tissus, la machine *Wheeler et Wilson*, à navette circulaire, sans bruit ni fatigue, est infiniment préférable à toute autre, — quelle que soit la force des tissus, — pour la mousseline comme pour la plus forte toile, pour la soie aussi bien que pour le drap le plus épais.

C'est une des meilleures machines à coudre que l'on puisse recommander, soit aux familles, soit aux couturières, lingères, corsetières, chemisières, etc.

Parmi les nombreux avantages que présente la machine à coudre *Wheeler et Wilson*, nous citerons ceux-ci comme les plus importants : 1<sup>o</sup> point indécoûtable à double piqûre; 2<sup>o</sup> vitesse dépassant de moitié celle de toutes les machines à navette de va-et-vient; 3<sup>o</sup> mouvement doux et sans bruit; 4<sup>o</sup> aucune tension à régler dans la navette; 5<sup>o</sup> simplicité, solidité et précision du mécanisme, garanti cinq ans; 6<sup>o</sup> emploi pour toute espèce d'ouvrage; 7<sup>o</sup> aucune crainte de tacher le travail.

On se procure à des prix différents, naturellement, la machine *Wheeler et Wilson* selon la simplicité ou l'élégance du meuble qui la supporte : il y a le *quart* de meuble Louis XV, le *demi* meuble Louis XV et le meuble *entier*. Ce dernier offre cet avantage, que sitôt le travail terminé, on renferme le système dans une jolie boîte; la machine ainsi dissimulée, il ne reste plus qu'un meuble digne de figurer dans le plus beau salon.

C'est toujours à M. Henri Seeling (70, boulevard Sébastopol) qu'on doit adresser les demandes.

### SPÉCIALITÉS

Nous recommandons comme un excellent produit l'*Huile de Macassar*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la *décoloration des cheveux*. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se la procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Lamar, rue du Quatre-Septembre, 22 (dépôt principal pour la vente en gros); Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Bowlands*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A. Rowland and Sons*, en encre rouge.

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une *MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE*, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

#### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> N<sup>o</sup> DE NOVEMBRE 1876.

**TEXTE.** — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary d'AUBERVILLE. — Détails de modes. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *La Dame de Thouars*, légende du x<sup>e</sup> siècle, par M<sup>lle</sup> Marie GUERRIER DE HAUT. — La nouvelle Manufacture de Sèvres, par B. F. — Correspondance. — Revue des magasins et avis divers.

**ANNEXES.** — Gravure coloriée n<sup>o</sup> 1373, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de visite. — Planche coloriée N. n<sup>o</sup> 2 (substituée sur demande à la gravure n<sup>o</sup> 1373), dessin de M. NÉRAUDAU : nouveaux modèles de chapeaux pour la saison d'hiver. — Figurine coloriée L. n<sup>o</sup> 104 (annexe spéciale à l'édition n<sup>o</sup> 3), dessin de M. NÉRAUDAU : costume Breton.

Dans le texte : P. n<sup>o</sup> 340, dessin de M. E. THIRION : toilette de mariée. — G. n<sup>o</sup> 680, dessin de M. E. PRÉVAL : costume d'intérieur (enfants et jeune femme). — G. n<sup>o</sup> 703, dessin de M. E. THIRION : toilette de mariage.

ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gerants.